

J.A. 1820 MONTREUX 1

N° 23
20 NOVEMBRE 1970
PRIX: FR. 0.60

TRIBUNE DE CAUX

Des Indiens parlent à l'Europe



Photo P. Mulder

M. Rajmohan Gandhi avec à ses côtés son interprète, M. Fred Ladenius, répond aux questions qui lui sont posées après son exposé lors d'une réunion publique à Rome, au Foyer Unitas, à laquelle ont pris part des personnalités de tous bords de la capitale italienne.



Photo FAO

Gagner la bataille contre la faim

Le professeur Cépède,
président indépendant du Conseil de la FAO.

L'adieu à de Gaulle

Tout a été dit, et par des voix bien plus autorisées que la nôtre. Et pourtant, nous ne pouvons pas laisser passer l'occasion sans exprimer notre émotion et notre reconnaissance. Emotion des images retransmises du petit cimetière de Colombey de voir le cercueil de celui qui fut le libérateur des années sombres inhumé comme le plus humble des fils de France. Emotion d'entendre la liturgie lue à Notre-Dame par le cardinal-évêque de Paris, la communion donnée, les chorales chantées devant la foule recueillie des chefs d'Etat et de gouvernements venus du monde entier rendre hommage à celui « qui incarnait les grands principes auxquels nous croyons tous », pour reprendre le mot du président Nixon.

Le glas qui a sonné dans toutes les églises de France, les fleurs du souvenir et de l'espérance apportées par des mains innombrables et anonymes, ont dit mieux que des mots ce que ressentait le peuple français. En sa mort, Charles de Gaulle a su unir son peuple, ses compagnons de la première heure et les chefs du monde dans la foi chrétienne au Ressuscité. Aucune fausse note dans ce témoignage bouleversant et authentique.

Domage que le Conseil fédéral suisse ait jugé, sous prétexte de « neutralité », que Paris était trop loin de Berne pour que le président de la Confédération ne se déplace. Personne n'y aurait objecté et nous aurions mieux partagé, et plus dignement, le deuil de notre voisin qui vient de tourner une des grandes pages de son histoire.

P.-E. D.

Le voyage des Indiens en Europe

Le « coude-à-coude » des continents, qui s'était manifesté de façon si vivante cet été à Caux, n'en est apparu que plus réel encore durant le voyage que M. Rajmohan Gandhi et la délégation indienne qui l'accompagnait viennent d'effectuer à travers l'Europe.

Après avoir passé six semaines en Grande-Bretagne et en Irlande du Nord et du Sud, la délégation s'est rendue aux Pays-Bas, d'où M. Gandhi est parti pour Bonn. Dans la capitale allemande, il eut un long entretien avec le président de la République, M. Gustave Heinemann, et un déjeuner de travail avec le ministre de l'Aide au développement, M. Eppler, qu'accompagnaient plusieurs de ses collaborateurs. Quelques jours plus tard, M. Gandhi prenait la parole à Copenhague devant un public venu de toute la Scandinavie, avant de gagner Paris.

Le périple européen des Indiens se terminait à Rome, d'où la délégation prenait l'avion pour Bombay. Mais auparavant, M. Gandhi s'était entretenu avec des personnalités des milieux politiques et industriels de la capitale italienne, et avait pris la parole devant le Rotary-Club.

Un trait frappant au cours de cette tournée : que ce soit à Oxford ou à La Haye, à Copenhague ou à Trento, partout, M. Gandhi a captivé ses auditoires, dans lesquels il y avait souvent une forte proportion de jeunes et de « contestataires », par l'ampleur de sa vision et le réalisme de son combat pour transformer non seulement son pays, mais le monde entier. De Paris et Bolzano, deux de nos collaborateurs retracent quelques-uns des moments de cette visite.

et quatre députés — des industriels, des étudiants, ainsi qu'avec les familles des Français qui ont participé récemment, à l'invitation du petit-fils du Mahatma, à une campagne du Réarmement moral en Inde. M. Gandhi a d'ailleurs dit à plusieurs reprises sa reconnaissance pour le travail accompli par ces envoyés ainsi que par leurs camarades des autres pays d'Europe.

Prenant la parole à l'issue d'un déjeuner de cinquante-deux couverts à la maison du Réarmement moral, le directeur de l'hebdomadaire *Himmat* a affirmé notamment que la solution politique apportée cette année à un problème de minorités dans le Nord-Est indien devait beaucoup à l'apport des Français et au témoignage de la réconciliation entre la France et l'Allemagne. « Il nous faut davantage de Français, a-t-il ajouté, qui viennent dans notre pays nous montrer ce secret. »

Pour Rajmohan Gandhi, l'esprit de Jeanne d'Arc est le symbole de ce que la France a à donner au monde. « Jeanne d'Arc, a-t-il déclaré, est un exemple et un défi non seulement pour les jeunes femmes de notre époque, mais aussi pour les jeunes hommes : son courage, son esprit d'aventure, sa pureté. N'est-ce pas ce dont le monde a besoin, ce qui peut répondre aux aspirations de la jeunesse ? Jeanne d'Arc était une paysanne. Il y a des millions de paysans en Chine, en Inde et partout dans le monde. Ils attendent la bonne sorte de révolution. Jeanne d'Arc était révolutionnaire et devant elle tous ceux qui parlent de révolution mais vivent égoïstement montrent ce qu'ils sont vraiment : des réactionnaires.

» Le Réarmement moral aidera à l'accomplissement du rêve de la France, qui a toujours voulu voir l'humanité marcher d'un seul pas, toutes les races, toutes les classes, toutes les nations formant une seule et même famille. Que ne pourrait-il se passer si la France faisait pour le monde ce qu'a fait Jeanne d'Arc ? Je crois que c'est là un objectif révolutionnaire que Washington, La Havane, Pékin et Moscou voudront partager. »

■ Nous espérons que tous nos abonnés ont bien reçu la plaquette « Caux 1970 » qui remplaçait nos numéros 21 et 22. En raison des nombreuses commandes, une deuxième édition française est en cours d'impression. Rappelons que des exemplaires en français, allemand, italien, espagnol et anglais peuvent être commandés à notre journal.

■ La prochaine conférence de Caux aura lieu du 23 décembre au 6 janvier. Nous en reparlerons.

A Paris

Au cours du périple qui les a conduits dans sept pays européens, M. Rajmohan Gandhi et la délégation asiatique qui l'accompagnait se sont arrêtés pendant cinq jours en France. Leur séjour à Paris a été jalonné par une série de rencontres avec des hommes politiques — deux membres du gouvernement

TRIBUNE DE CAUX

Paraît le vendredi tous les 15 jours

Publié par Editions

Théâtre et Films de Caux S.A.

Rédaction, administration, publicité :

Case postale 3, 1211 Genève 20

Tél. (022) 33 09 20 CCP 10 - 25 366

Abonnement ordinaire d'un an :

Suisse	Fr. 15.—
Autres pays	Fr. 18.—
France	F 20.—

à verser au CCP 73, Lyon,
Société Générale, Annemasse

Prix spécial pour étudiants :

Suisse	Fr. 9.—
France	F 10.—

Rédacteurs responsables :
Daniel Mottu, Paul-Emile Dentan
Imprimerie Corbaz S.A., Montreux

L'apport économique du Réarmement moral dans la région montreuusienne

La lettre suivante a paru dans le Journal de Montreux du 6 novembre.

M. le rédacteur en chef,

A plus d'une reprise, des membres de notre comité ont été amenés à répondre à des questions concernant l'apport économique du Réarmement moral à notre région.

Nous pensons intéresser vos lecteurs en vous communiquant certains chiffres qui nous ont été transmis par les deux délégués du Réarmement moral au sein de notre comité.

Pour l'année 1969, les dépenses effectuées par le Réarmement moral dans la région comprise entre Lausanne et Villeneuve se présentent comme suit :

Salaires et assurances sociales : 552 261 fr. ; impôts, assurances, SIEG, taxe de séjour 101 949 fr. ; économat 279 012 fr. ; entretien et réfection d'immeubles 177 902 fr. ; garages 17 955 fr. ; gare de Caux 32 265 fr. ; électricité 72 845 fr. ; imprimerie et fournitures de bureau 46 665 fr. ; PTT 39 189 fr. ; enregistrement, disques 4350 fr.

Total pour la région de Lausanne à Villeneuve : 1 324 393 fr.

En vous remerciant de bien vouloir nous accorder l'hospitalité de vos colonnes, nous vous prions d'agréer, M. le rédacteur en chef, nos salutations les meilleures.

Société de développement de Caux.

le président :
J. Lüdecke

le secrétaire :
R. Thonney

Au Haut-Adige

RAJMOHAN Gandhi, deux ressortissants des tribus minoritaires du Nord-Est de l'Inde, et un jeune Ceylanais ont passé quatre jours au Haut-Adige. Ils ont captivé les dirigeants et la population de cette région italienne où deux communautés sont en train de découvrir les finalités de leur cohabitation.

Serait-ce que ces lieux d'affrontement sont destinés à devenir des charnières pour les continents ? M. Sailo, de la tribu Mizo de l'Assam, le pense. Il a parlé à Bolzano de trois pays qui ont des problèmes similaires dans leur Nord-Est : l'Inde, l'Italie et l'Irlande. M. Sailo vient du premier ; il a visité les deux autres. Son histoire a frappé. Un de ses parents est officier dans l'armée indienne, mais le fils de celui-ci a quitté un jour la maison pour rejoindre l'armée clandestine qui, avec l'appui de la Chine, combat pour « l'indépendance totale » de la région. Sailo, lui, a choisi une voie qui transcende le conflit qui se livre au sein de sa famille. Il s'est enrôlé dans une bataille qui vise le monde entier et il s'est libéré pendant six mois de son travail d'instituteur pour faire bénéficier l'Europe des expériences acquises lors des récents développements en Assam.

M. Niketu Iralu vient d'un Etat voisin, le Nagaland. Ce pays a été annexé à l'Inde sans consultation populaire. Un bon nombre de ses citoyens, ne pouvant faire valoir leurs désirs d'indépendance, ont opté pour la violence et des membres de la famille de M. Iralu sont dans le maquis. Mais lui voit les choses autrement. Certes son peuple a-t-il été mis dans le bateau indien contre son gré. Mais en essayant d'en sortir par la force, il pourrait faire couler toute l'embarcation et lui-même n'en réchapperait pas. Il existe une autre destinée pour ce petit pays, c'est de combattre pour sauver tout le bateau indien qui lui-même est en perdition.

M. Niketu Iralu raconte l'histoire de l'un de ses amis qui, au lieu de venger la mort de deux cousins tués à l'entrée de leur village, s'était excusé de sa haine auprès de l'homme qu'il tenait pour responsable et voulait assassiner. Aujourd'hui, ce garçon est émerveillé par la force libératrice qui l'a pénétré et qu'il peut transmettre autour de lui. Il écrivait récemment à Iralu : « J'ai ouvert mon cœur à une personne que je haïssais et je vois que c'est le monde entier qui est en train de s'infiltrer en moi. »

Impossible de refaire l'histoire

Les paroles de Sailo et d'Iralu ne pouvaient manquer de toucher les Sud-Tyroliens. Leur région aussi a été annexée à l'Italie sans que la population soit consultée. L'historien anglais Toynbee, dans un récent livre, affirme que c'était là « une des violations les plus inexcusables du principe d'autodétermination dans le traité de paix de 1919 ». Aurait-il fallu revenir en arrière en 1946 et « corriger cette injustice » ? L'éminent historien regrette que les grandes puissances ne l'aient pas fait. Mais cela n'aurait-il pas produit le problème inverse : une minorité italienne en Autriche ? Entre les deux guerres, l'Italie nationaliste a

A l'Université de Trento, dans le Haut-Adige, on était debout dans les couloirs pour écouter M. Gandhi. Une seconde réunion a dû être organisée plus tard afin de satisfaire tous ceux qui n'avaient pas pu entrer dans la salle.

Photo D. Channer



systematiquement encouragé l'immigration au Tyrol du Sud et aujourd'hui la ville de Bolzano est italienne à soixante-quinze pour cent alors que l'ensemble de la province est en majorité de langue allemande.

Dans cette situation, il est facile d'entretenir une amertume qui, en fin de compte, conduit à la violence. On est de plus en plus conscient au Tyrol du Sud, comme dans le Nord-Est de l'Inde, de cet engrenage fatal. « Je commence à comprendre que nos difficultés peuvent avoir une raison d'être, affirmait un des principaux dirigeants politiques de langue allemande. En cette heure d'effritement du monde, n'avons-nous pas justement une tâche à remplir ? » Dans les instances internationales auxquelles il participe, il a eu lui-même la preuve qu'un Italien qui prend la parole en allemand devient, s'il accepte ce rôle, un trait d'union entre les cultures européennes.

L'élément le plus frappant de ces journées dans le Haut-Adige était l'affirmation unanime que le climat a totalement changé. Certes, pour certains, l'accord intervenu l'an dernier entre les gouvernements de Vienne et de Rome et qui, selon toute probabilité, sera ratifié par la Chambre italienne cette année encore, n'est-il pas parfait. En politique, il est difficile de dépasser des compromis plus ou moins satisfaisants. Mais, comme le faisait remarquer l'évêque de Bolzano, Mgr Gargitter, lors d'une longue entrevue avec les visiteurs indiens, « il y a à peine quelques années, celui qui parlait de réconciliation était considéré comme un traître. Aujourd'hui, l'atmosphère est transformée et cela est lar-

gement dû à l'influence du Réarmement moral. » C'était après avoir constaté cela que l'évêque s'était rendu lui-même à Caux l'an dernier.

Un état d'esprit mis en action

M. Armando Bertorelle, président du Parlement régional du Trentin-Haut-Adige, a lui aussi parlé à plusieurs reprises de l'influence de Caux sur les dirigeants de la région. Lors d'une réunion publique dans un théâtre bondé à Bolzano, il a rappelé sa première visite à Caux il y a trois ans avec des dirigeants de la communauté allemande. « Nous y avons trouvé une aide, un conseil, un état d'esprit », a-t-il dit. Il a raconté comment il avait été amené à parler devant des représentants de toute les parties du monde aux côtés du président du gouvernement provincial, M. Silvius Magnago. Lors d'une première soirée, celui-ci avait par ailleurs recommandé aux dirigeants de la province réunis pour accueillir leurs hôtes indiens de se rendre à Caux « pour s'en faire une idée par eux-mêmes » et en tirer le profit que lui-même en avait retiré.

Un point chaud de l'Asie a envoyé des délégués à un point chaud d'Europe. On s'est fait part mutuellement des progrès accomplis sur la route de l'unité et de la paix. « Nous avons peut-être découvert ici une nouvelle façon de résoudre les problèmes politiques, affirmait l'évêque de Bolzano. Cela pourra servir au reste du monde. »

Ch. P.

Pour que la « révolution verte » ne change pas de couleur

par Michel Cépède, président indépendant du Conseil de la FAO

LE paradoxe, pour ne pas dire le scandale, d'un monde qui s'inquiète plus de surproduction agricole que de la faim qui frappe encore la majorité de l'espèce humaine, contrairement aux prophéties pessimistes faites il y a encore cinq ans, continue. Il est aujourd'hui prouvé par la *révolution verte* qu'il est techniquement possible de fournir à tous les habitants actuels et prévisibles de la planète une alimentation adéquate pour leur assurer une bonne santé et permettre leur plein développement physique et spirituel. Le vrai problème est ailleurs, sur le plan économique et social, là où la faillite des « politiques » est évidente. La *révolution verte*, indispensable pour permettre la victoire contre la faim, si elle apporte la solution sur le plan technique, rencontre par contre, sur le plan économique et social, des obstacles d'un tel ordre de grandeur que certains peuvent légitimement se demander si elle ne va pas « changer de couleur »... Tous les hommes doivent se sentir concernés par cette situation. Les perspectives qui en découlent nécessitent une prise de conscience honnête des dangers qu'elles recèlent et des généreuses audaces qu'elles exigent des hommes de bonne volonté.

La situation

Alors que depuis 1960, la production alimentaire par tête était stationnaire, c'est-à-dire que cette production croissait au rythme de l'expansion démographique et qu'il suffisait d'un accident pour que celle-ci l'emporte sur celle-là, aujourd'hui, la production alimentaire dans le monde croît à nouveau plus vite que la population : sur la base 100 en 1952-1956, la production alimentaire est passée par tête de 108 en 1965 à 114 en 1968.

En fait, par rapport à la situation d'avant-guerre (1934-1938) telle qu'elle avait été mise en évidence dans la première enquête mondiale sur l'alimentation, un progrès avait été réalisé en 1960 et s'était poursuivi dans les quatre régions d'Europe occidentale, Europe orientale et URSS, Amérique du Nord, Océanie qui, dans leur ensemble disposaient en 1964-1965 d'approvisionnements par tête à l'indice 135 par rapport à l'avant-guerre. Par contre, ce progrès a été annulé dans les régions d'Amérique latine, Extrême-Orient, Proche-Orient et Afrique par une croissance inférieure à celle de la population. Or c'est sur la base des résultats de la première enquête mondiale de l'alimentation que John

A l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de la FAO (Organisation des Nations-Unies pour l'Agriculture et l'Alimentation), le professeur Michel Cépède, président du conseil de cet organisme, nous a adressé l'article suivant que nous sommes heureux de présenter à nos lecteurs. Le Figaro souhaite pour sa part que « les hommes de haute qualité qui sont à la tête de la FAO... deviennent vraiment les animateurs passionnés de cette grande bataille de la faim que notre génération serait sans excuse d'avoir perdue ». Paroles auxquelles nous nous associons pleinement.

Boyd Orr, premier directeur-général de la FAO, avait pu affirmer que deux hommes sur trois souffraient de la faim.

La famine dans le sous-continent indien en 1965-1966, évitée de justesse grâce à la solidarité internationale, est apparue à beaucoup comme le coup de tocsin précédant le glas de l'humanité. C'est alors qu'est intervenue, partant de cette même région, la *révolution verte* ; sur la base 100 en 1952-1956, la production alimentaire par tête était tombée en Inde à 93 en 1966 ; elle est remontée à 101 en 1968, la production totale ayant d'abord fait un bond de 7,5 % et puis de 6 % en 1968. La *révolution verte* continue... mais en quoi consiste-t-elle ?

La révolution verte

Le facteur technique déterminant de cette « révolution » a été l'utilisation sur des surfaces importantes, de variétés « nouvelles » à haut rendement. Par variétés « nouvelles », il faut s'entendre car, pour le blé par exemple, ces variétés ont été mises au point au Mexique il y a plus de vingt-cinq ans alors que leur introduction était recommandée par la FAO au Proche-Orient depuis une bonne dizaine d'années et en Inde et au Pakistan depuis plus de cinq ans... sans grand succès. Si 4 millions d'hectares ont été, en 1967, semencés avec ces nouvelles variétés de blé en Inde et au Pakistan, avec des rendements de 10 quintaux environ par hectare supérieurs à ceux obtenus sur les mêmes terres avec les variétés locales les années précédentes, et si des résultats parallèles ont été obtenus avec les variétés de riz mises au point à l'Institut de Los Baños aux Philippines et à Formose, il

faut bien que quelque chose se soit passé qui n'est pas du simple domaine technique.

D'autre part les « nouvelles variétés » ne sont pas des « variétés miracles » donnant, sans autres, des rendements à l'hectare très supérieurs aux variétés traditionnelles ; bien au contraire, si rien n'avait été changé dans les méthodes de culture, ces nouvelles variétés, étant moins bien adaptées à des milieux défavorables, seraient vraisemblablement moins productives. Ce qu'elles permettent, c'est d'utiliser dans de bonnes conditions plus de « facteurs de production » : travail direct, façon culturale par exemple, ou facteurs indirects tels qu'engrais, pesticides, irrigations, etc.

La *révolution verte* s'analyse donc comme le passage d'une agriculture extensive à une agriculture intensive qui, sur la même surface, fournit plus de production, en utilisant plus de travail et de dépenses.

Quand on sait que paradoxalement les pays du tiers monde qui apparaissent « surpeuplés » parce qu'ils manquent de ressources, le sont aussi par manque d'emplois, la *révolution verte* devrait entraîner un authentique développement car outre l'accroissement de la production et ses conséquences sur l'approvisionnement des consommateurs, elle assure plus d'emplois dans l'agriculture et dans les industries qui en découlent.

Problèmes posés par la révolution verte

Ce développement dépend en grande partie de la manière dont la *révolution verte* est conduite et par qui. Dans une économie paysanne, il est vraisemblable que l'effort portera sur la création d'emplois puisque dans les familles et communautés villageoises il existe souvent un sous-emploi grave, en particulier saisonnier. On essaiera donc d'employer la main-d'œuvre disponible, plutôt que de dépenser de l'argent qui est rare, pour des achats de facteurs de production ; pour que les paysans puissent participer à la *révolution verte* il faut leur faciliter les achats indispensables qu'elle implique par un système adéquat de crédit agricole.

Pour la grande entreprise la situation est différente. Les problèmes de crédit ne se posent pas dans les mêmes termes et la main-d'œuvre salariée n'est qu'un facteur de production parmi d'autres qu'il faut aussi se procurer sur le marché. Entre une dépense de main-d'œuvre ou une dépense de machine « économisant » le travail, le critère du choix

devient la rentabilité, le profit. La grande entreprise sera trop souvent moins tentée de créer de l'emploi si nécessaire dans le tiers monde et plus portée à acheter, et souvent à importer, des moyens de production.

Or, pour des raisons évidentes en Inde et au Pakistan, ce sont les grandes exploitations qui les premières se sont lancées dans la *révolution verte*. Il était logique que les autorités tournent par priorité leurs efforts vers ces entreprises, plus vite créées, plus aptes à profiter de l'information et n'ayant pas de problèmes de crédit. Au Mexique, déjà depuis 1943, les grandes entreprises capitalistes avaient mis en œuvre les variétés nouvelles bien avant les autres.

Un problème social, un problème agraire

Si la *révolution verte* n'est pas rapidement mise à la portée des paysans, la situation sociale deviendra explosive. Le fossé entre les entreprises déjà prospères et les paysans misérables s'agrandira. La population rurale frustrée de l'espoir d'emplois dont la *révolution verte* était riche n'aura d'autre issue que l'exode du désespoir vers les bidonvilles suburbains. Comme le disait un ami indien : « Si le paysan n'est pas mis en mesure de participer à la *révolution verte*, elle changera de couleur ». Il faut faire vite, car ce qui est nouveau ce n'est pas la misère paysanne mais la prise de conscience de cette misère et du fait que le paysan lui aussi sait aujourd'hui que, comme Carca le dit à Cassius (Shakespeare, *Jules César*, acte I, scène II) : « Tout esclave porte dans sa propre main le pouvoir de briser sa servitude ». Nous sommes parvenus au temps de l'impatience. La *révolution verte*, pour rester verte, exige la réforme des structures agraires d'exploitation des travailleurs des champs.

Le grand scandale de notre temps, c'est que, malgré les avertissements des techniciens, malgré les appels des responsables de la FAO et en particulier la campagne mondiale contre la faim, lancée à partir de 1960

par le Dr Binaï R. Sen, son directeur général, la *révolution verte* n'ait été mise en œuvre dans le Sud-Est asiatique qu'à la suite de la famine évitée de justesse en 1965 et 1966. C'est parce que la situation était alors tragique, que la famine était là, et qu'il fallait faire quelque chose, que la *révolution verte* a été entreprise...

C'est parce qu'il ne croyait pas trop à la réussite de cette révolution que l'« Argus des intérêts mercantiles » s'est un peu assoupi devant cette famine « rassurante »... Que des pays, par l'intensification de leur agriculture, puissent demain se suffire, voire se mieux nourrir, fait froncer le sourcil à ceux qui se croient prédestinés à exporter des produits alimentaires. Ils ont beau se dire, ou s'entendre dire, que les pauvres ne sont pas des clients solvables, l'idée que l'Inde, par exemple, puisse reprendre en 1972 des exportations de blé, interrompues depuis 1908, suscite de vives réactions. Comme toute agriculture intensive est vulnérable, on en vient à penser qu'une petite crise suffirait pour se débarrasser de ces gêneurs, remettre les choses dans le droit chemin du marché, de la faim et des profits maximaux...

Un problème économique

Si, en temps de crise — comme cela est arrivé au cours des années 1930 — le prix du blé tombe à moitié, le producteur intensif ne trouvera pas de quoi payer les dépenses annuelles en vue de la prochaine récolte ; l'extensif au contraire le pourra et sera encore en mesure de servir au capital fixe les trois huitièmes de ce qu'il lui servait en période « normale ». Il pourra donc survivre alors que l'intensif n'aura d'autre ressource que de disparaître ou de s'isoler...

S'isoler, les pays européens qui avaient fait leur *révolution verte* de 1850 à 1920 environ, l'ont fait en se repliant sur leurs marchés intérieurs « protégés ». Les Etats-Unis, qui sont passés par la même évolution entre 1940 et 1944, ont mis au point le système du soutien des prix et de l'écoulement des surplus dès

que la pénurie n'a plus permis le maintien des cours sur le marché...

Mais les pays du tiers monde pensent d'autant moins se replier sur leur marché intérieur qu'ils ont besoin d'exporter pour acheter à l'extérieur les produits nécessaires à leur développement, y compris la *révolution verte*, surtout, nous l'avons vu, si celle-ci est le fait de grandes entreprises...

Ils ne peuvent non plus — ils ne sont pas assez riches pour cela — se payer un système analogue à celui des Etats-Unis.

Or la *révolution verte*, indispensable pour nourrir l'humanité, techniquement irréversible sous peine de catastrophes, suppose un soutien des prix qui pour le tiers monde ne peut résulter que d'accords internationaux, d'une politique agricole concertée à l'échelle mondiale.

**

La *révolution verte* a prouvé que les pessimistes avaient tort de nier la possibilité technique de bien nourrir l'humanité d'aujourd'hui et les multitudes que les démographes nous prédisent pour demain.

Comme l'écrivait il y a trente-cinq ans Frank L. McDougall : « Ce serait la preuve de la faillite des politiques s'il apparaissait impossible de combiner les grands besoins insatisfaits d'aliments de haute valeur et l'immense capacité de production de l'agriculture moderne ».

Si nous avons confiance en l'homme, nous pouvons être optimistes ; mais n'est-ce pas l'être trop, quand avec Paul VI recevant le 11 mai 1966 des experts en développement, il nous faut constater qu'« il ne s'agit de rien moins que de changer tout le système économique et financier mondial » ?

Nous avons le pouvoir et le savoir.
Aurons-nous la volonté ?

Michel Cépède,

président indépendant
du Conseil de la FAO.



Garage de Bergère

J. L. HERZIG
1800 Vevey
Tél. 51 02 55



Il est partout un visiteur
que l'on reçoit de belle humeur.
Qui donc est-ce? vous voyez JUST.
Comme dit Roland Jay: «c'est juste!»

40 ans Just

Fabrique de brosses et produits JUST 9428 Walzenhausen



Commentaires d'un pasteur

Pendant cinq jours, les habitants de Neuchâtel ont pu voir, dans la salle la plus connue de leur ville, le film *Le Lever de la Nuit*. L'initiative de ces projections avait été prise par un pasteur, M. Gaston Deluz. Celui-ci, dans son sermon dominical précédant la « première », a exposé, non sans humour, les circonstances dans lesquelles il avait découvert ce film.

Une dame qui appartient au Réarmement moral avait invité ma femme à voir *Le Lever de la Nuit* qu'elle faisait projeter en séance privée dans son salon. Un film du Réarmement moral, ça ne me disait pas grand-chose de bon. Ça doit être un film de propagande, terriblement moralisant et sectaire sur les bords. Pas du tout mon genre. Si ma femme croit devoir faire à son amie la politesse d'y aller, qu'elle aille toute seule. Mais au dernier moment, je me suis ravisé et je l'ai accompagnée pour qu'elle ne soit pas seule à se dévouer. Les bonnes actions sont parfois récompensées. Le film qui m'arrachait des larmes était vraiment exceptionnel, extraordinaire. Le genre de film que l'on voudrait voir souvent dans nos cinémas qui semblent s'être spécialisés dans la glorification de la violence et de la pornographie.

Le lendemain j'ai réservé la salle des conférences. Tout Neuchâtel devrait voir ce film. Il n'y a pas un mot de propagande pour le Réarmement moral. C'est tout simplement le tableau fidèle, coloré et dramatique de notre vie moderne, mais il y a en plus la lumière que peut y projeter l'Évangile.

Après avoir évoqué la personnalité de Peter Howard, auteur de la pièce de théâtre dont est tiré *Le Lever de la Nuit*, et analysé le film, le pasteur Deluz se réjouit de ce que celui-ci avait évité « un énorme écueil ».

Il n'y a pas, dans les caractères, continué-il, les bons d'un côté et les méchants de l'autre. Non, la théologie de Howard est plus subtile que cela. Le clair-obscur subsiste. Il faut simplement lutter pour que la clarté ait le dessus et que l'existence ne sombre pas

dans l'obscurité et le non-sens. Un film qui n'est donc pas sectaire.

Je crois qu'il faut être reconnaissant à un mouvement comme le Réarmement moral, conclut M. Deluz, de nous rappeler que notre religion n'est pas une religion statique qui attend la fin des temps avec le pessimisme d'une pieuse résignation. Le christianisme a fait faillite s'il est une force de stagnation dans un monde en mutation. Seuls ceux qui prêchent le changement possible et nécessaire peuvent apporter une espérance à une humanité en pleine transformation et *Le Lever de la Nuit* nous rappelle que si ces vertigi-

Les Brésiliens expulsés de Suisse

Toute la vérité, s.v.p.

Un incident, qui fait couler beaucoup d'encre dans la presse suisse, révèle le manque de perspicacité dont font preuve certains hommes qui, en raison des fonctions qu'ils occupent, devraient mieux mesurer la portée de leurs actes.

Deux personnalités de l'extrême-gauche brésilienne, actuellement réfugiées à Alger, ont obtenu leur visa d'entrée en Suisse. Comment ? On se le demande. On peut être vigoureusement opposé à ce qui se passe actuellement au Brésil sans nécessairement faciliter la tâche de militants révolutionnaires qui ont été mêlés de près à l'enlèvement de l'ambassadeur de la République fédérale allemande à Rio de Janeiro.

Mais il y a mieux. Si ces hommes étaient venus discrètement à Genève pour déposer devant la Commission internationale des Juristes ou d'autres organismes, il n'y aurait pas eu grand-chose à redire. Au contraire, patronnés par des personnalités « bourgeoises » de Genève, ils furent invités à donner des interviews à de grands quotidiens, tels *La Suisse* et la *Tribune de Genève* auxquels ils présentèrent, en termes virulents, leur optique sur la situation brésilienne.

Nous n'avons pour notre part aucune objection à ce que des journaux publient l'inter-

neuses transformations techniques ne s'accompagnent pas d'une transformation morale et spirituelle, nous allons effectivement à la catastrophe.

Nous avançons sur des chemins parsemés de risques et de conflits, c'est pourquoi nous avons besoin d'une théologie du changement, de ce que Paul Ricoeur appelait une théologie épique, qui soit à la mesure de l'épopée humaine que notre génération est en train de vivre.

Pour que cette théologie soit comprise et reçue de l'homme d'aujourd'hui, il faudrait encore qu'elle soit exprimée dans un langage nouveau, inédit. Or c'est le mérite de Peter Howard d'avoir su exprimer l'Évangile éternel, l'Évangile du renouvellement de toutes choses, dans le langage du théâtre et du cinéma, dans le langage audio-visuel du XX^e siècle.

view de qui que ce soit. Là n'est pas la question. Nous nous étonnons par contre que le lecteur moyen, fort peu averti des choses du Brésil, ne soit pas informé, comme il en a le droit, de l'option politique des hommes dont on lui présente les opinions. A lire ce qu'on disait d'eux, les Brésiliens n'étaient ni plus ni moins que d'honnêtes démocrates luttant contre la dictature. Jamais ne nous a-t-on informés, par exemple, que M. Apolonio de Carvalho est, de longue date, l'une des personnalités d'extrême-gauche les plus renommées d'Amérique latine.

A la suite de ces articles, l'inévitable se produisit : les deux Brésiliens furent priés de repasser la frontière, à la grande indignation de certains.

De tels faits sont regrettables. Ils le sont d'autant plus que la presse suisse, en servant de plateforme de propagande à des hommes qui, aussi sincères et courageux soient-ils, poursuivent des objectifs idéologiques dont il est facile de mesurer les implications, perd toute audience auprès du Gouvernement brésilien. Ce n'est pas de cette manière que l'on changera le cours des événements dans la grande république sud-américaine.

D. M.

Nous faisons plus pour vous



Fille du pays des mines

Fille et petite-fille de mineurs du Pas-de-Calais, Viviane Vanquelef s'est fait des amis non seulement dans sa région natale, terre rude et attachante à la fois, mais dans le monde entier. En effet, Viviane a donné dix-huit ans de sa vie pour apporter le Réarmement moral dans un pays après l'autre et tout spécialement au Brésil.

M. et M^{me} Vanquelef avaient tout fait pour que Viviane, leur fille unique, puisse passer un concours dans l'administration. Cela avait demandé de nombreux sacrifices. « Je n'ai jamais eu de dettes, disait fièrement M. Vanquelef, même si le jour de mon mariage j'avais si peu qu'il me fallut emprunter à mon futur beau-frère un franc pour la quête ! » Jamais ses parents ne purent offrir à Viviane petite fille la bicyclette qu'elle rêvait d'avoir comme ses camarades. Mais ils réussirent à lui donner un métier : elle devint téléphoniste.

C'est à ce moment-là qu'elle connut le Réarmement moral. Elle avait la réputation d'être une excellente téléphoniste — mais avec un caractère difficile ! Un jour, dans un accès de colère, elle avait jeté par terre l'appareil. Sa fierté l'empêcha pendant quelque temps de faire ce qu'elle sentait en sa conscience. Finalement elle écrivit un petit billet d'excuses à sa surveillante. « Voilà des mois que vous parlez du Réarmement moral, lui

répondit celle-ci. Pour la première fois vous le vivez ! » Et ce fut le commencement d'une grande aventure. Bientôt elle décida de consacrer sa vie aux idées qui lui tenaient à cœur et d'aider en particulier le monde ouvrier à trouver sa vraie destinée. D'accord avec sa famille, elle renonça à la sécurité financière si chèrement acquise.

Ses parents ne cherchèrent jamais à retenir Viviane dans son engagement, bien que cela ait donné lieu à de nombreuses séparations. Parce qu'ils la sentaient profondément heureuse, ils la donnèrent joyeusement. Un de leurs amis du Réarmement moral voulut un jour les remercier d'un don en argent qu'ils venaient de faire, mais M. Vanquelef lui répondit : « Voilà déjà longtemps que nous avons donné notre vrai trésor. »

Avec les dockers de Rio de Janeiro et leurs familles, Viviane a vécu les transformations dans le port qui ont été immortalisées plus tard dans le film *Hommes du Brésil*. Aux Etats-Unis, au Canada, du nord au sud de l'Italie, dans tous les milieux, elle a su gagner les cœurs, car elle est restée profondément elle-même, fille du pays des mines.

Quand, il y a trois ans, elle apprit que son père s'affaiblissait de plus en plus, la silicose s'aggravant, elle revint le soigner aux côtés de sa mère. M. Vanquelef les quitta en octobre 1968. Un an après, Viviane se faisait

opérer d'un cancer. Puis, comme elle semblait bien se remettre, elle reprit du travail à Lens, dans la région qui lui était si chère. De tout son cœur, elle cherchait comment aider les autres et apporter un esprit de renouveau dans cette région. Elle organisa des projections de films dans des écoles, dans des communautés religieuses.

En septembre dernier, elle eut une rechute foudroyante. Sans aucune souffrance, elle termina sa course, paisiblement, juste deux ans après la mort de son père.

Devant des centaines de parents et d'amis réunis pour lui dire au revoir, le curé de sa paroisse à Carvin a rendu hommage à son engagement fidèle pour le Christ et pour les hommes : elle, qui avait été élevée dans une famille athée militante, a trouvé une foi qu'elle a transmise aux siens comme au loin.

Elle reste pour des centaines de personnes une amie gaie, sachant manier l'humour, symbolisant le caractère solide des régions minières. Elle n'abandonnait jamais une conviction, allant jusqu'au bout, quelle que soit la difficulté. M^{me} Vanquelef, qui garde un courage sans défaillance, saura qu'avec elle beaucoup auront à cœur de continuer la tâche entreprise par sa fille.

France Bochet et Françoise Caubel.

« Révolution française en miniature »

M^{me} Wolridge-Gordon est bien connue de nos lecteurs. Fille de Peter Howard, épouse d'un député à la Chambre des Communes, mère de famille, fermière, écrivain, elle passionne ses auditeurs. Celui qui s'était rassemblé pour l'écouter à l'Hôtel Plaza à Paris l'a entendue avec une attention soutenue. Voici les principaux extraits de son allocution.

La France fait partie de ma vie et son sang coule dans mes veines. Elle fait aussi partie de mes souvenirs. Comme petite fille, j'ai toujours entendu mes parents — qui s'étaient mariés en France — se parler français l'un à l'autre. C'était leur langue, mais malheureusement ils ne l'employaient pas avec leurs enfants. Ma mère s'habillait en France, faisait de la cuisine française, avait des amis français, et la première fois que je l'ai vue pleurer, c'était le jour où la France a été envahie et occupée dans la Seconde Guerre mondiale. Depuis ce moment-là, « France » est devenu pour moi synonyme de ce qu'il y a de plus profond dans la vie.

J'ai épousé un Ecossais. L'Ecosse se sent plus proche de la France que de l'Angleterre. On mange dans une « ashette » et non une « plate » ; on porte un « jabot » avec le kilt, on dit « infants » au lieu de « children » et « gigot » quand on mange du mouton. Je ne me suis jamais sentie étrangère ici. Quand

j'y reviens, c'est toujours comme si j'avais laissé une moitié de moi-même sur le sol de France. Comme mon autre moitié est totalement anglaise, je suis un modèle vivant du « Concorde » !

Mon mari est un homme politique. Elu aux Communes à l'âge de vingt-trois ans, il fut l'un des premiers étudiants à lâcher ses études pour se consacrer au Parlement. Il s'y trouve depuis treize ans, et bien qu'ayant dépassé de peu la trentaine, il remplit déjà les conditions pour obtenir une retraite.

Nous sommes tous deux engagés dans l'action du Réarmement moral parce que nous l'avons vu réussir dans un contexte politique. C'est de cela que je voudrais vous parler aujourd'hui.

Peu avant que nous nous marions, certaines personnalités de notre circonscription ont décidé qu'il fallait que mon futur mari rompe ses fiançailles avec la fille de Peter Howard ou bien abandonne son siège de député. Le Réarmement moral, qui croit à l'honnêteté absolue, ne pourrait jamais, à leur avis, s'allier à la politique.

La question fit l'objet d'une controverse nationale en Grande-Bretagne. Un homme pouvait-il ou non mettre le christianisme en pratique dans la vie publique ? Pouvait-il ou non épouser la femme de son choix. La question fut tranchée finalement par une grande

réunion d'électeurs, qui prirent massivement position en faveur de mon mari. Aux élections suivantes, celui-ci obtint la plus forte majorité conservatrice de toute l'Ecosse, à l'exception de Sir Alec Douglas-Home.

Pendant de nombreuses années, les destinées du Parti conservateur dans notre circonscription avaient été entre les mains de grands propriétaires terriens aristocrates et de colonels en retraite. Ils nous quittèrent brusquement. Et pour la première fois des ouvriers, des pêcheurs, des fermiers, qui de leur vie n'avaient jamais assumé de responsabilités importantes, se trouvèrent à la tête du Parti conservateur dans notre région. Pour beaucoup, l'expérience a été difficile. Ils ont fait des erreurs. Mais dans un certain sens, nous avons fait chez nous une révolution française en miniature, sans effusion de sang.

« Le pouvoir corrompt, et le pouvoir absolu corrompt absolument. » La seule réponse à cela, c'est un pouvoir au-dessus de tout contrôle humain. Après huit ans de pouvoir, on trouva chez nos gens de l'Aberdeenshire les mêmes faiblesses que chez beaucoup de ceux qui les avaient précédés. Ils tendaient à exclure les autres, à décider sans consulter, à refuser de demander de l'aide. Ces choses arrivent petit à petit ; il est difficile de les éviter. Les solutions intellectuelles, si excellentes soient-elles, demeurent le plus souvent théoriques et inf-

Révolution française... (suite)

ficaces. Par exemple, la création d'un office gouvernemental pour améliorer les rapports entre races différentes en Grande-Bretagne n'a pas pu guérir la haine de races.

En revanche, j'ai constaté par expérience qu'une initiative prise dans la foi aboutit toujours à une solution. Face au problème dont je vous parlais, nous avons pris l'initiative que voici : nous avons proposé à nos responsables politiques régionaux de tenir un colloque qui serait financé et organisé par les conservateurs, mais qui incluerait toutes les nuances politiques. Sujet du colloque : rapports sociaux. Réponse des responsables : impossible. Comment les conservateurs pourraient-ils inviter des agitateurs communistes, des nationalistes, des libéraux, des socialistes, et payer leurs frais, sans provoquer un tollé général ? Et pour quelle raison le feraient-ils ? Faire passer l'intérêt du pays avant celui du parti, voilà la seule raison. Un débat long et difficile a suivi cette proposition, car il fallait que l'idée soit acceptée par le bureau exécutif. L'accord a été donné il y a quinze jours. En décembre, nous allons donc avoir une assemblée unique en son genre, où pour la première fois les conservateurs ouvriront officiellement leur porte et leur porte-monnaie à leurs adversaires.

Des conservateurs parlent avec des grévistes

La famille de mon mari a vécu en Aberdeenshire depuis près de six cents ans. Le domaine familial a été donné aux Gordons par Robert-the-Bruce. Mon mari a fait ses études à Eton et à Oxford. Avant qu'il ne rencontre le Réarmement moral, il n'avait pour amis que ceux appartenant à la haute société écossaise. Aujourd'hui, nous recevons chez nous syndicalistes militants et comités de grévistes, ouvriers agricoles et patrons, et nous essayons de communiquer à tous les richesses et la joie dont nous avons fait l'expérience dans nos propres vies. Nous nous efforçons de leur insuffler un but pour notre pays plus grand que l'intérêt personnel ou l'orgueil national. Sans notre expérience du Réarmement moral, nous ne l'aurions jamais fait. Avec cette expérience, nous sommes les témoins de résultats étonnants.

Nous avons découvert cette dure vérité qu'à moins que les hommes ne changent, rien ne change. Je ne parle pas simplement d'un changement d'attitude, si important que ce soit, ni d'une amitié sentimentale entre personnes de milieux différents. Je veux parler du changement qui fait que l'homme amer perd ses ressentiments, que le politicien n'est plus mené par son ambition mais par un réel sens de service envers ses compatriotes, que mari et femme n'ont plus de secrets l'un pour l'autre, que les dirigeants ont un but pour leur pays auquel tout le monde peut participer.

L'Europe est en train de changer. Il en résultera peut-être une unité économique, et, certains le pensent, une unité politique. Mais sans un changement dans le cœur humain, il n'y aura pas d'unité. La France continuera à penser que l'Angleterre est malhonnête et pleine de morgue. L'Angleterre continuera à

penser qu'on ne peut jamais compter sur la France et qu'elle critique toujours. Une entente basée sur l'accroissement de la prospérité ne durera pas plus qu'un mariage d'argent. La seule unité qui signifiera quelque chose est nécessairement une unité de but dans le monde. Et je suis assez réaliste pour savoir que ce sera impossible sans une révolution du cœur humain.

Il y a neuf mois, je me trouvais au Québec. J'ai passé l'après-midi chez une Canadienne française, une femme d'une grande intelligence. Elle avait un fils. Matériellement, celui-ci avait tout reçu : une bonne éducation, un foyer heureux dans une maison splendide, une voiture, de l'argent. A l'âge de dix-neuf ans, il a tout quitté pour devenir un des dirigeants du F.L.Q. Il est aujourd'hui en prison. Je n'oublierai jamais les paroles de cette femme : « Il doit manquer quelque chose à no-

tre société, dit-elle. Nous avons détruit la foi et nous l'avons remplacée par l'argent et le culte de l'intellect. Une société sans foi n'a pas de but. »

La société n'est pas créée par une seule nation. Nous participons tous à sa création et à sa destruction. Mais si nos nations n'ont pas de but, quoi d'étonnant si nos jeunes se révoltent ? Quoi d'étonnant si tant de gens ne vivent pas plus haut que leur enveloppe de salaire ?

L'Europe a-t-elle un but mondial ? La France et l'Angleterre ont-elles la solution pour le Canada ? Le Moyen-Orient ? L'Extrême-Orient ? Je voudrais que la réponse soit oui. Je sais qu'elle devrait être oui. Mais je sais que ce « oui » n'est possible que si hommes et femmes dans les deux pays ont cet engagement total envers une puissance plus grande que le pouvoir humain.

Nouveautés
Elégance
Qualité



lausanne
genève
neuchâtel
fribourg
chaux-de-fonds
basel

mt
MODE

la maison du tricot sa